

pas vos peines par ses produits et tant qu'elle restera sans amélioration, elle ne fera que s'appauvrir davantage ; voici en conséquence, ce que vous devez faire sans retard : Vous avez de bons bras, de bonnes voitures, des chevaux innocents, forts, etc. Eh bien ! allez tous les jours et plusieurs fois le jour, sur votre terrain inculte, remportez-en autant de voyages de terre que vous pourrez et mêlez à votre sable aride en y ajoutant une aussi grande quantité de terre glaise, (ce cultivateur aurait obtenu les mêmes résultats en mêlant sa terre forte au sable et l'humus à sa terre forte) ; et en agissant ainsi, dans peu d'années votre terre sera une des plus productives de l'endroit. Notre cultivateur suivit ce bon conseil, se mit à l'œuvre sur le champ et depuis ce temps il a augmenté en revenus, d'année en année et il est un des plus riches habitants de sa paroisse. Voilà ce que vaut l'humus ! il y en a partout, et on le néglige ! !

Q.—La valeur du sol s'élève donc en raison de la quantité d'humus qu'il possède ?

R.—Précisément, la valeur d'une terre s'élève en raison de la quantité d'humus qu'elle possède et voilà pourquoi il importe tant de ne pas négliger cette substance. De plus de tous les éléments du terrain, l'humus est celui qui décompose l'air avec le plus d'énergie. Il a aussi la propriété de diviser les terres fortes et de les rendre d'un travail plus facile.—Ainsi de l'humus et de l'humus partout.

HISTOIRE DE LA QUINZAINÉ.

Les derniers journaux d'Europe annoncent que le Saint-Père est revenu à Rome. Les fatigues de la Semaine-Sainte l'avaient obligé à laisser pour quelques temps la ville éternelle afin de prendre un repos qui lui est si nécessaire dans la situation où il se trouve. C'est à Porto-d'Anzio, près de la mer, à quelques lieues de Rome, que le saint et bien-aimé Pontife est allé jouir de quelques moments de calme.

Le piémontisme et la Révolution ont profité de ce temps pour répandre de nouveaux mensonges à ce sujet. Mais bientôt, comme toujours, la vérité s'est fait connaître, et le Saint-Père, qu'on disait malade ou mourant, ou en fuite pour l'Allemagne, est revenu à Rome plein de son âge entouré plus que jamais de l'affection de ses sujets.

Il est impossible de rendre compte de tous les subterfuges qu'emploient les ennemis du Saint-Siège à mesure qu'ils se croient plus prêts de consommer sa ruine. Jamais l'hypocrisie n'aura joué dans les affaires humaines un rôle à la fois plus éhonté et plus persévérant. L'histoire de ce vice, bas autant que méchant, clouera au pilori de la postérité tous les grands noms de ce jour qui ont pris part à ses exploits.

Un de ces exploits peut être signalé, entre tant d'autres venant de la même source, dans le fait de la visite du Prince Napoléon à son beau-père, Victor-Emmanuel. On avait annoncé que cette visite n'était rien moins qu'une mission directe de l'Empereur auprès de

son allié le roi d'Italie ; mission qui avait pour but de hâter plus que jamais la solution des affaires de Rome et du Piémont. Bien entendu, avec un émissaire hostile au Saint-Père et ami de la Révolution tel que le cousin de l'Empereur, cette solution hâtée par le prince ne pouvait être que dans le sens injuste de l'envoi lui-même. Car personne ne croira que l'Empereur, qui connaît si bien les mauvaises tendances de son cousin, n'ait pu, cette fois, le retenir en France, ou l'envoyer promener sur les mers, pour l'empêcher de nuire à sa politique, si cette politique eût été contraire aux idées du prince. Celui-ci est donc parti avec une mission, et une mission naturellement très-suspecte. Qu'elle ait été officielle ou officieuse, publique ou secrète, franche ou hypocrite, toujours l'émissaire s'est cru si bien autorisé qu'il n'en a point fait mystère : ce qui est constaté par tous les mauvais journaux de Paris, qui n'ont pas manqué de jubiler en annonçant une si bonne nouvelle. Mais qu'est-il arrivé ? A peine le prince émissaire a-t-il mis le pied à Marseille que le *Moniteur*, le grand porte-voix de l'Empereur, signifie à qui veut l'entendre que l'Envoyé impérial n'a point de mission officielle de la part du gouvernement : laissant à conclure que tout le voyage se borne à une visite de parenté. De là grande colère chez le prince, qui n'en fera pas moins les affaires de tous ses amis politiques, qu'il soit ou non envoyé officiellement. D'où il suit qu'en vertu de la politique à deux jeux, mise en œuvre aux Taileries depuis l'origine de la question romaine et italienne, il est clair que l'Empereur encore cette fois peut se laver les mains des résultats fâcheux qui naîtront de la visite du prince Napoléon. On le désavouera de nouveau, comme on l'a fait à l'occasion de son dernier discours au Sénat. Si réussit au contraire à hâter vraiment une solution dans son sens et dans le sens de celui qui l'a député ou laissé partir, on le glorifiera comme on l'a fait au sujet de son premier discours fait également au Sénat. De même, on est toujours sûr de ses œuvres, et on paraît donner la situation avec une suprême habileté. Mais point du tout. Voyons la suite des intrigues. L'habileté a ses bornes comme toutes choses ici bas : et bien souvent les filets tendus aux autres servent à prendre les habiles qui les tendent. La chose est déjà arrivée si souvent dans le régime actuel de la politique napoléonienne au sujet de la question romaine, qu'il n'est pas besoin d'aller chercher ailleurs d'autres exemples. Voilà, en effet, que le fameux voyage de Victor-Emmanuel à Naples, ainsi que la visite du prince Napoléon ont à peu près été tous deux sans portée pour le triomphe qu'on s'en promettait. Après quelques jours de fêtes et d'acclamations bien payées, le roi et le prince ont repris la route de leurs foyers, laissant les Napolitains aussi ennemis de la domination piémontaise que jamais. C'est à tel point que si l'Empereur et tous les adhérents de sa funeste politique voulaient enfin voir clair, ce coup manqué qui vient de s'opérer à Naples suffirait à leur ouvrir les yeux. Mais il est écrit, on dirait, que l'Empereur, comme Victor-Emmanuel, est décidé à *descendre jusqu'au*